



◀ BUSTE DE  
LÉNINE (MUSÉE  
DE L'OCCUPATION  
SOVIÉTIQUE  
DE KIEV).

## PHÉNOMÈNE

# Camarade, l'Ostalgie revient !

*Après le cinéma allemand fasciné par l'ex-bloc de l'Est, c'est au tour des collectionneurs et des musées du monde entier d'exposer objets, affiches et reliques d'une époque révolue*

Par **DORANE VIGNANDO**

**E**n vacances au Canada, flânant dans un petit village de la Nouvelle-Ecosse, Harold t'Kint n'aurait jamais pensé, dans ce petit parc, tomber devant un « pan » du mur de Berlin. « *Je me suis dit que c'était un objet que j'aimerais bien avoir dans mon jardin...* », raconte-t-il. Impossible ? En tout cas, pas pour le président de la Brafà à Bruxelles, l'une des foires d'art les plus prestigieuses. Il a ainsi cherché comment se procurer des parties du fameux mur : « *J'ai trouvé une société allemande qui a racheté à l'armée de l'ex-Allemagne de l'Est des séries de bloc. Elle en a vendu dans les endroits les plus divers de la planète.* » D'où cette apparition saugrenue dans un petit village de Nouvelle-Ecosse. D'où l'autre morceau trônant désormais

dans le jardin de Harold t'Kint. Et d'où une vente aux enchères caritatives, à la Brafà, en janvier prochain, de cinq sections complètes graffitées du mur de 1,10 mètre de large sur 3,60 mètres de haut. Comptez de 20 000 à 30 000 euros pour une section du « monstre historique » quand il est formellement identifié, voire beaucoup plus s'il se trouvait face à la fameuse porte de Brandebourg... Trente ans après sa chute, le « Mur de la honte » est donc bel et bien entré chez les collectionneurs, au point de devenir « un objet d'art ». Alors que depuis l'effondrement de l'URSS, les pouvoirs des différentes ex-républiques soviétiques se sont empressés de détruire les symboles de la dictature communiste, l'imagerie du rideau de fer exerce sur les Occidentaux une fascination

## “Pour les jeunes, cette période de l'histoire est perçue de manière romantisée.”

GENEVIÈVE PIRON,  
UNIVERSITAIRE

ambivalente. Depuis les années 2000, avec l'Ostalgie cinématographique humoristique de « Goodbye Lenin ! » ou carrément sombre de « la Vie des autres », cette période de l'histoire provoque d'autres intérêts.

On le voit avec le retour en grâce de certains objets des anciens pays de l'Est, non seulement pour leur forme mais surtout parce qu'ils sont dans la tendance de la mode vintage : fanions, machines à coudre, jouets Khrioucha, modèles réduits d'avions soviétiques, chartes du Parti communiste, boîtes de cornichons bulgares ou de crackers périmés depuis 1983... Des fans les recherchent sur les marchés aux puces de Berlin ou de Kaliningrad mais aussi sur eBay. Quant à Instagram, tapez le hashtag #soviet et la panoplie défile : les comptes Socialistmodernism ou brutal\_moscow possèdent des dizaines de milliers d'abonnés s'extasiant sur la beauté architecturale du béton brut, les affiches de propagande, les sculptures en mosaïque à la gloire des travailleurs, les kolkhoziennes radieuses en une des magazines. D'autres alignent logos, photos et vidéos détournées (ah, la séance d'aérobic au bord de la mer Noire en 1985 !), tee-shirts au slogan parodié où Lénine est remplacé par « Lennon a vécu, Lennon vit, Lennon vivra ! ». On y retrouve aussi un hommage au Sots Art (analogie ironique du pop art), ce courant artistique contre le pouvoir né à Moscou au début des années 1970 avec, à sa tête, les artistes trublions Vitaly Komar et Alexandre Melamid. Parmi leurs œuvres phares, dont certaines sont exposées au MoMA ou au Metropolitan à New York, le tableau « Staline et les Muses », pastiche du style et de l'iconographie néoclassiques, reste le must de la parodie post-moderniste du réalisme socialiste. Quant aux théories du communisme (collectivisation des moyens de production, renversement de la bourgeoisie, lutte des classes), le web s'en amuse, avec des vidéos tronquées où les slogans soviétiques de l'époque sont mis dans la bouche d'icônes de la pop comme Rihanna ou Beyoncé.

Cet engouement tantôt humoristique, tantôt arty autour des symboles soviétiques est aujourd'hui assumé. En mars dernier, le Grand Palais présentait l'expo « Rouge », un ensemble de plus de 400 œuvres entre 1917 et la révolution d'Octobre et 1953, date de la mort de Staline. De Paris à Londres en passant par Moscou, expositions, livres et galeries d'art explorent le sujet. Heritage Gallery, présente à la foire de Bruxelles mais aussi à Design Miami/Basel, s'est spécialisée dans la vente de mobilier soviétique des années 1920 à 1970 : chaises d'Igor Krestovsky, tables des années 1930 de Nicolai Lanceray, imposants secrétaires du Parti communiste des années 1950 signé de l'architecte K. Alabyan... De son côté, grande connaisseuse des affiches de cinéma soviétique, la Californienne Susan Pack possède la plus importante collection d'affiches d'avant-garde russes au monde. On les retrouve publiées dans « Film Posters of the Russian Avant-Garde » (Taschen) qui présente plus de 250 spécimens, dont les codes couleur et l'imagination font l'admiration des professionnels du monde de l'art. Pour Christopher W. Mount, conservateur du MoMA, « les affichistes russes des années 1920 ont aboli les frontières stylistiques entre peinture, sculpture, cinéma, architecture et design. Leurs œuvres sont des synthèses uniques. Ils ont réalisé un travail d'une créativité dont on trouve peu

d'autres exemples dans l'histoire du graphisme ». Signées des frères Stenberg, sculpteurs constructivistes et décorateurs de théâtre, de l'architecte Mikhail Dlugach ou encore de l'artiste Alexandre Rodtchenko, ces affiches à l'esthétique révolutionnaire pré-stalinienne sont exposées dans le monde entier et proposées à l'achat lors de grandes ventes aux enchères.

Mais cet intérêt ne s'arrête pas aux seuls collectionneurs. Sur le sol même de nombreuses anciennes républiques sous le joug russe, on célèbre le souvenir des années d'antan, en occultant le passé politique sombre pour en faire un « soviét revival » beaucoup plus léger :

« Dans les Etats de l'ex-URSS, la stylistique soviétique est constamment recyclée. On trouve un peu partout des musées, des bars, des restos jouant avec ces symboles. C'est souvent de très mauvais goût, mais, pour de nombreux jeunes nés après 1990, cette période de l'histoire est dépolitisée et perçue de manière esthétique et romantisée. Un mélange de charme et de décadence », remarque Geneviève Piron (1), directrice du programme d'échange universitaire de Smith College à Genève. Ainsi, en ex-Allemagne de l'Est, de ➤

▼ AFFICHE DE PROPAGANDE DE L'ARMÉE ROUGE, 1930.







▲ PORTRAITS DE WILHELM PIECK (À GAUCHE), PREMIER PRÉSIDENT DE LA RDA, ET DE SON CHEF DU GOUVERNEMENT OTTO GROTEWOHL (PHOTO EXTRAITE D'« URBEX RDA », ALBIN MICHEL).

➔ Thale à Francfort-sur-l'Oder, des habitants organisent des « Ostalgie Parties » ou se retrouvent autour de vieilles baignoires lors des rencontres « Ost Mobile », histoire de (re)voir la vie en rouge en conduisant une Trabant ou un minibus Barkas.

Ce besoin de réappropriation identitaire d'une « civilisation disparue », certains historiens le décryptent également avec un regard neuf. A l'instar de Nicolas Offenstadt, auteur d'« Urbex RDA. L'Allemagne de l'Est racontée par ses lieux abandonnés » (Albin Michel), une plongée fascinante dans le passé de l'ex-République démocratique allemande à travers l'exploration urbaine. « *L'Urbex interroge au moins par trois voies : d'abord comme pratique qui parle de notre monde contemporain intrigué par la ruine, le pouvoir d'évocation des friches ; ensuite comme espace géographique à décrypter ; enfin pour toutes les traces abandonnées, qui sont en elles-mêmes un matériau historique* », dit-il. En pénétrant illégalement dans des

aujourd'hui dans le pays. A mi-chemin entre le documentaire et la symbolique de la destruction, des Lénine, Ackermann et Gobert en ont retrouvé, mais dispersés, déboulonnés, tronçonnés, décapités, peinturlurés, transformés en cosaque ou en mort-vivant. Ici dans un placard, là dans un grenier, un vestiaire sale, une décharge, un champ, des gravats... La première ligne du « Manifeste du Parti communiste », « *Un spectre hante l'Europe : le spectre du communisme* », a rarement semblé aussi appropriée. Reste le Saint-Graal de tous les Lénine jamais retrouvé, l'Ilitch de la place Bessarabska à Kiev, le premier à tomber en 1990. Ce Lénine-là serait, paraît-il, aux mains d'un riche collectionneur de souvenirs militaires. Le socle vide sur lequel il se dressait jadis, haut de 7 mètres, abrite désormais une fondation artistique, baptisée Izolyatsia. ■

(1) Auteure avec Lada Umstätter de « *Utopie au quotidien. La vie ordinaire en URSS* » (Les Editions Noir sur Blanc).

## Les affiches cubaines font leur cinéma au Musée des Arts déco

« *A la différence de tous les pays communistes qui ont utilisé et usé du réalisme socialiste façon "poing levé", Fidel Castro n'a jamais imposé aucune esthétique aux affichistes cubains. Au contraire, ils étaient même influencés par le pop art de l'ennemi public numéro un, les Etats-Unis* », remarque Amélie Gastaut,

commissaire de l'expo « *Affiches cubaines : révolution et cinéma* », à partir du 31 octobre 2019 au Musée des Arts déco à Paris. Plus poétiques et moins propagandistes que ses sœurs soviétiques, les 250 affiches, à la fois politiques et culturelles, de l'ère révolutionnaire et contemporaine montrent le



psychédéisme et le cinématisme de cette école graphique si particulière, avec comme chefs de file René Azcuy Cardenas, Niko,



Eduardo Munoz Bachs ou Antonio Reboiro. **D.V.** Du 31 octobre 2019 au 2 février 2020, Musée des Arts décoratifs, 107, rue de Rivoli, 75001 Paris.